

paroles d'une voix si basse que personne n'a jamais su ce que c'était.

— Oui, dit-elle fermement, et j'en serai fière !

Il la serra sur son cœur et se rendit chez Platon pour essayer par procuration la semonce du colonel.

XXI

Mourief entra chez son ami, la tête haute et le regard vainqueur, ainsi qu'il sied à un homme heureux. La physionomie de Sourof le ramena au sentiment de la véritable situation.

Les jambes croisées, le visage sévère, Platon représentait dignement l'autorité.

— Tu as joué ? fit-il d'un air grave.

Pierre hochait affirmativement la tête. Mentir n'est pas chose si facile pour ceux qui n'en ont pas l'habitude.

— Tu as perdu ?

Cette répétition exacte de l'interrogatoire qu'il venait de subir produisit chez Mourief une violente envie de rire aussitôt réprimée. Il répéta son signe de tête affirmatif.

— Plus que tu ne peux payer ? continua Sourof impitoyable.

— Ce dernier point n'est pas encore prouvé, fit Mourief d'un air de bonne humeur. Je tâcherai de faire honneur à ma signature. Peux-tu me prêter quelques milliers de roubles ?

Platon abasourdi se leva.

— Moi ?

— Oui, toi ! Je te les rendrai, tu peux en être sûr. Si tu ne les a pas, mettons que je n'ai rien dit.

— Comment ! s'écria Platon tout scandalisé, tu fréquentes des endroits impossibles où tu compromets notre uniforme ; tu y perds en une nuit une somme... ridicule ! Toi, mon ami, notre ami, que j'ai présenté dans ma famille, que j'ai traité comme un... comme un...

— Comme un frère, acheva Mourief, voyant qu'il restait court, — et je te le rends bien !

Absolument démonté par ce sang-froid, Platon prit le parti de se mettre en colère.

— Je te conseille de railler ! Et pour combler la mesure, après une aventure comme celle-là, c'est à moi que tu viens demander de te prêter l'argent que tu as si indignement perdu !

— Que veux-tu ! dit Mourief d'un ton philosophe convaincu, ce n'est pas à mes ennemis, si j'en avais, — ce dont, grâce au ciel, je doute ! — que j'irais emprunter des fonds !

Pierre avait dans les yeux une étincelle de joie si fantastique. Sa physionomie exprimait si peu de repentir, malgré toute la peine qu'il se donnait pour avoir un air contrit, — que Sourof éclata en reproches amers.

Le colonel, l'honneur du régiment, la démission obligatoire, l'exil volontaire en province qui pouvait seul réparer le scandale, la nécessité de payer à quelque prix que ce fût, — tout cela roula dans un flot d'éloquence et tomba en douche implacable sur la tête de Mourief qui écoutait sans sourciller, d'un air attentif, hochant la tête aux endroits pathétiques.

Quant Sourof s'arrêta pour prendre haleine. — peut-être aussi parce qu'il n'avait plus rien à dire, — Pierre se leva, le visage rayonnant des meilleurs sentiments.

— Tu es un ami unique au monde, s'écria-t-il ; tu m'as parlé comme la voix de ma conscience ; je t'en saurai gré toute ma vie.

— Eh bien ! à quoi te décides-tu ? demanda Platon, adouci par cette expansion amicale.

— Je vais chercher de l'argent partout où il y en a puisque tu ne veux pas m'en prêter ! répondit le délinquant d'un air radieux.

La main que Platon tendait généreusement à son ca-

marade déchu retomba à son côté. C'était là le résultat de sa semonce !

Pierre rattachait son sabre.

— Que dois-je dire au colonel ? fit Sourof d'un air glacial.

— Tout ce que tu voudras, mon cher, tout ce qui te passera par la tête. Demain, ce sera une affaire arrangée.

Platon garda encore le silence.

— Que dit ma sœur ? reprit-il après une longue pause ; comment apprécie-t-elle la façon originale dont tu prends les choses ?

Pierre, déjà dans l'antichambre, ajustait son manteau sur ses épaules.

— Ah ! mon ami, s'écria-t-il soudain, je suis le plus heureux des hommes ! Il faut que je t'embrasse !

Il donna une véhémence accolade à Sourof ébahi et disparut, accompagné d'un grand cliquetis de sabre et d'éperons sur les marches de pierre de l'escalier.

Platon rentra chez lui fort perplexe, et au bout de cinq minutes il prit le parti d'aller voir la princesse.

Celle-ci le reçut au salon. Elle avait le visage rosé ; ses yeux brillaient d'une joie profonde ; elle offrait, en un mot, l'image de la félicité.

Dosia, assise au piano, tapait à tour de bras un galop d'Offenbach.

— Quelle gaieté ! fit Platon, qui resta pétrifié au milieu du salon.

— C'est l'air de la maison, monsieur Platon ! s'écria Dosia sans s'arrêter ; nous sommes gaies ici, très gaies !

Le piano couvrit sa voix et ses rires. Platon alla s'asseoir près de sa sœur, le plus loin possible du redoutable instrument.

— Tu as vu Mourief ? dit-il.

— Oui, mon ami.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il de vrai ?

La princesse regarda son frère avec une expression de triomphe et d'orgueil.

— Rien ! dit-elle.

— Comment, rien ?

— Si, au fait, il y a quelque chose. Peux-tu me prêter quelques milliers de roubles ?

Platon bondit et se mit à marcher à travers le salon.

— C'est une gageure ? s'écria-t-il.

Au même moment, Dosia quittait le piano ; en se retournant, Sourof la trouva en face de lui. L'air railleur et satisfait de la jeune fille acheva de lui faire perdre la tête.

— Voyons, s'écria-t-il du ton le moins encourageant, de qui se moque-t-on ? Si c'est de moi, je trouve la plaisanterie trop prolongée.

— Qui est-ce qui s'est moqué de vous, monsieur ? fit Dosia en ouvrant de grands yeux et en penchant un peu la tête de côté, comme elle le faisait d'habitude quand elle cherchait à s'instruire.

— Vous ! s'écria Sourof exaspéré.

La princesse prit le bras de son frère.

— Platon, lui dit-elle, Mourief est un héros !

— Pour avoir mené cette vie de polichinelle ?

— C'est un héros ! répéta la princesse sans se laisser décontenancer.

— Il t'a conté quelque bourde, grommela Platon, et tu l'as cru.

La princesse palit et retira le bras qu'elle avait passé sous celui de son frère.

— Pierre ne ment jamais, s'écria Dosia qui vint à la rescousse. Je ne puis pas le souffrir, c'est vrai ! mais il ne ment jamais.

Platon, de moins en moins satisfait, regardait alternativement les deux femmes et tourmentait sa moustache.

— J'ai promis de ne rien dire, reprit la princesse d'un air plus sérieux, mais il faut trouver de l'argent. Il faut que cette dette soit intégralement payée demain matin.